

L'Internationalisme Musical



JÉSUS-CHRIST, qui n'était pas un homme « ordinaire », a dit : « Aimez-vous les uns, les autres. »

Et, naturellement, les hommes « ordinaires » n'ont rien de plus pressé que de se haïr les uns les autres.

Pourquoi cette haine qui ne repose « sur rien ? »

Avez-vous réfléchi que si nos soldats avaient eu en face d'eux, pendant la guerre, des adversaires habillés « en civil » au lieu d'apparaître en « feld-grau », ils n'auraient jamais osé tirer un coup de fusil ? Oui, n'est-ce pas, une guerre n'est possible que si des « uniformes » révèlent la « nation ». Supprimez les « uniformes », et les guerres sont terminées.

Aussi bien je proposerais au Conseil Suprême d'ajouter à ses exigences le contrôle des « tailleurs » allemands...

En quoi, me dirait-on, ce que vous venez de dire intéresse-t-il la Musique ?

Patience ! répondrai-je. Je veux d'abord que vous ne croyiez point que je suis de ceux qui hurlent avec délire : *C'est la lutte finale*, etc... Non ! Mais par cela même que j'ai indiqué le moyen le plus sûr de faire cesser les guerres, et que je m'avère ainsi « pacifiste », je prétends sauvegarder l'idée du nationalisme le plus farouche. Si je supprime la guerre « destructrice » des nations en vertu du droit du plus fort, je maintiens énergiquement le principe des nations. Et le mot « internationalisme (inter nations) » ne signifie pas autre chose qu'une entente entre les nations.

Si les nations n'existaient pas, il faudrait donc les inventer ou biffer du dictionnaire le mot « international » qui n'aurait plus de sens...

Et nous arrivons ainsi à la Musique. Si dans tous les théâtres, tous les concerts, tous les cinémas, toutes les brasseries, tous les cabarets paysans « de l'univers », une société assez puissante avait fait exécuter, quelques jours avant la guerre de 1914, le *Chef d'Armée* de Moussorgski, j'affirme que nul n'aurait eu le courage d'obéir à un ordre de mobilisation...

Cette société « peut » et « doit » exister. Il y eut, avant la guerre, une « Société Internationale de Musique » dont je faisais partie. Seulement cette Société ne s'occupait en réalité que de « musicologie ». Bien plus ! On y entendait assurer « que la musique n'était qu'un prétexte à la musicologie », et cette boutade correspondait à la stricte réalité.

Eh bien, il faut reprendre la « Société Internationale de Musique » en lui conférant un caractère exclusivement « musical ».

La Musique est la langue du cœur. C'est aussi le véhicule des sentiments les plus purs. C'est un moyen de « communication » entre les nations comme il n'en a jamais existé auparavant. J'ai entendu ces jours-ci ledit *Chef d'Armée* de Moussorgski. Il y avait dans la salle des Européens de tous pays — sauf d'Allemagne et « consorts ». Il y avait des Américains, des Asiatiques, des Océaniens, voire un « Africain ».... Or, tous ces gens furent plongés dans une commune stupeur à l'audition de cette vérité éternelle et si simple, clamée par le génie de Moussorgski avec plus de force que n'en eut jamais un Tolstoï. Et tous sentirent « également » la puissance unique de « persuasion » de la Musique. Moussorgski avait vaincu... après la guerre...



Une « Société Internationale de Musique » nous intéresse surtout par ses fins musicales.

Et d'abord son absence explique cet axiome que la musique est, d'une manière flagrante, « en retard » sur les autres arts. Certes, l'évolution s'en est accentuée ces dernières années, si l'on envisage les progrès réalisés depuis Debussy lui-même. Et cela est dû à l'amélioration de nos moyens d'information.

Mais combien plus sûrs seraient nos pas vers l'avenir si le mieux compris des internationalismes était agréé des musiciens ! Sans nécessité d'association, les peintres, les sculpteurs, voire les architectes, se tendent la main par delà les frontières. Tous les styles se fondent dans les monuments publics, les expositions d'art, les musées.

Au contraire, les chefs d'orchestre et les virtuoses « tablent sur l'ancien ». Ils ne peuvent vivre qu'en ressassant le *classique*. Alors que l'exposition picturale ne se soutient que par le « toujours nouveau »,

l'exposition musicale attire par le « toujours plus vieux ». Et non contents de remonter jusqu'à Bach, on exhume tous ses prédécesseurs !...

Les artistes mènent une vie misérable. Et nous excusons bien volontiers leur « fossilisation » qui, seule, peut les faire vivre. Mais ce qu'ils ne sauraient tenter eux-mêmes, une société internationale puissante peut l'oser.

Les organes en seraient des « sections nationales » ayant à leur tête un bureau et faisant appel aux membres de toute classe qui, par une cotisation, contribueraient au fonds général de roulement. De même que Leipzig fut le siège de la « Internationalmusikgesellschaft » (excusez du peu !), de même Paris pourrait devenir la métropole de l'internationalisme musical.

Un « bulletin » copieux et portant l'annexe d'un abondant « supplément musical » tiendrait les affiliés au courant de toutes les recherches d'ordre purement musical effectuées dans chaque nation associée ; énumérerait les œuvres nouvelles jouées et en donnerait à la fois l'analyse et les meilleures pages ; enfin suivrait la carrière de chaque musicien... ne serait-ce que pour l'empêcher de sombrer dans une indigne misère...

Puis, dans chacun des centres musicaux désignés par la société, des festivals périodiques seraient organisés dans une salle spéciale ou dans un théâtre loué. Alors même que ces solennités seraient réservées aux membres sociétaires, le capital international en pourrait supporter les frais. Et l'on y jouerait « exclusivement » les œuvres des « jeunes » signalées par les bureaux.

Bureaucratie encore ? Non ! car ces bureaux ne devant être composés que d'amateurs élus « pour leurs opinions différentes » et nullement inféodés à un parti, aucun favoritisme et aucune résistance « d'inertie » ne seraient à redouter. « Tout ce qui semblerait neuf » et d'une valeur technique prouvée, devrait être enregistré et produit ensuite en public.

Et nous serions ainsi tous, professionnels et amateurs de musique, avertis des moindres avances de notre art, de même que tel lecteur d'un grand journal est informé des nouvelles du monde entier.

Ainsi l'on saurait ce que vaut la « petite dernière » de Stravinski, ou de Stépan ou l'ultime élucubration de Percy Grainger. On n'en serait pas réduit à se demander ce que peuvent être le *Corréidor* et la *Molineria* de Manuel de Falla ou les Symphonies d'Oscar Esplá. On le pourrait constater « de visu » et « de auditu ». Et les œuvres d'Auric, de Durey, de Poulenc ou d'Honegger ne resteraient pas longtemps inédites...



L'édition ! C'est là une des plus graves questions de la musique moderne, surtout après cette guerre. Une « Société Internationale de Musique » pourrait seule résoudre l'angoissant problème que nous nous posons tous.

L'Allemagne eut, jusqu'ici, le monopole de l'édition musicale. Et il faut bien avouer que Breitkopf et Härtel ou Peters restent encore des modèles bien difficiles à imiter. La puissance de ces maisons d'édition était telle qu'elles purent se permettre de donner asile aux compositeurs d'Outre-Rhin les plus dénués de talent. Un mauvais compositeur allemand est pire qu'un mauvais musicien anglais. C'est la négation de la musique. Et cependant voyez l'interminable catalogue des œuvres puériles de ces honnêtes autant que pédants docteurs à-musique allemands ! On reste confondu de la somme d'inepties que représentent les dits catalogues !

En revanche, calculez le nombre de jeunes talents latins : français, italiens, espagnols ou portugais dont nul ne connaît la production que par le « concert » occasionnel et sans lendemain que veulent bien risquer d'apôtres virtuoses !

Sait-on que même des œuvres de tout premier ordre ne peuvent trouver d'éditeurs ? Sait-on qu'en Espagne notamment, les Pérez Casas, Conrado del Campo, Rugelio Villar, Oscar Esplá, Usandizaga, Olmeda, voire de Falla ou Granados ont la presque totalité de leurs œuvres en manuscrit ? Ignore-t-on la difficulté de nos jeunes « modernes » français à trouver libraire ? Un Poulenc doit avoir recours au londonien Chester, comme Morales dut s'adresser à Breitkopf...

Or, il se produit précisément ce fait qu'à cette heure les nations les plus richement dotées de musiciens sont les plus dépourvues d'édi-

teurs. L'Espagne et la France vont à la tête de l'Europe musicale contemporaine, leurs audacieux efforts sont un enseignement précieux pour tous les musiciens de l'univers... Mais pour en connaître, il faut habiter Madrid ou Paris et fréquenter assidûment les « Sociétés Nationales » ou « Indépendantes » de ces deux centres ; lesquelles sont rien moins que « publiques » et n'ont de retentissement qu'autant qu'un critique non hostile daigne consacrer à leurs séances quelques lignes d'un journal spécial.

Que certains éditeurs allemands ou anglais se soient aperçus de cette anomalie et aient consenti à y remédier dans une faible mesure en accueillant — à quelles draconiennes conditions ! — quelques compositions d'auteurs latins, voilà qui ne détruit pas ma thèse, au contraire. Quelles considérations peut bien, en effet, guider un brave libraire de Saxe ou de Poméranie dans le choix des plus fins ou extravagants auteurs français ? Quelle compétence sera la sienne ? Et quel goût prouvera-t-il ? Il est à craindre qu'il accepte la première « fumisterie » venue et dédaigne par contre une œuvre de haut mérite mais peu compréhensible pour un homme « sui generis ».

Non ! les destinées de notre art « universel » ne peuvent dépendre du caprice d'un imprimeur. Il nous faut une direction éclairée, un aréopage compétent et des débouchés convenables. Il faut que la « réceptivité » éditoriale soit égale à la « productivité » utile. « Tout ce qui intéresse vraiment la musique doit voir le jour ».

Les écrivains, prosateurs ou poètes, sont, à cet égard, mieux organisés et outillés que les musiciens. Il n'est pas jusqu'aux patients érudits qui ne trouvent pour leurs mémoires le merveilleux encouragement de ces collections placées sous le haut patronage des plus officiels des savants, et qui admettent bénévolement, après examen, l'ouvrage qui leur est soumis. La question du coût de l'impression ne saurait intervenir, chacune de ces collections étant soutenue par quelque capitaliste en quête de noble réclame. Quant aux œuvres d'ima-

gination, en tous pays, s'offrent à elles les innombrables concours académiques avec les récompenses « ad hoc », dont la plus certaine est précisément celle d'une édition.

Pour la Musique, rien de pareil. Tel artiste des mieux doués ne voit son œuvre paraître au jour que s'il agrée les pires marchés : désintéressement de la vente et achat préalable de la moitié au moins du premier tirage.

Un Prix de Rome de Musique se vit naguère adresser par un éditeur longtemps sourd à ses suppliques, les caractéristiques paroles suivantes : « Si j'avais su que vous dussiez être prix de Rome, j'aurais édité les œuvres que vous m'aviez présentées. » S'il faut être Prix de Rome pour voir son œuvre enfin paraître, étant donné qu'il n'est qu'« un seul » Prix de Rome par an, on peut être découragé d'avance, surtout si l'on est par nature assez indépendant pour être assuré de ne jamais triompher d'épreuves auxquelles si peu de musiciens ont la souplesse de se plier.

Une « Société Internationale de Musique » en centralisant, au moyen d'une « coopérative d'édition » la puissance d'argent et l'outillage des meilleures imprimeries de l'univers serait à même de satisfaire sur une grande échelle aux « bons à tirer » délivrés par les jurys nationaux dont nous avons parlé, jurys analogues à ceux qui assument à la « Société Internationale de Musicologie » le développement extraordinaire que l'on sait.

Mais qui peut douter qu'une « Société Internationale de Musique » proprement dite serait mille fois plus riche et puissante !

Je réclame donc la fondation urgente de cette Société. Que par des répertoires, des cabinets de lectures et des représentations théâtrales, je sache ce que l'on « pense » à Bruxelles comme à New-York, à Buenos-Ayres comme à Moscou, c'est bien ! Mais je ne veux plus ignorer ce que l'on y « musique ».

HENRI COLLET.

